

Allix Simon - L'exploration comme gène commun

Chargé de mission à la SEF

Réalisateur, graphiste, illustrateur, photographe et cartographe

Échange téléphonique du 19 juillet 2019

J'ai un profil un peu atypique puisque je fais beaucoup de choses qui tournent autour de la création graphique, éditorial et animé. Je suis cinéaste, dessinateur, auteur de livres et explorateur, mais je suis également un amoureux de la vie. J'aime comprendre, découvrir, aller vers l'inconnu, vers les gens, vers des lieux que je ne connais pas car je pense que le seul point commun des hommes est l'humanité. Découvrir le monde et les autres sont des outils extraordinaires pour se découvrir soi-même et tenter d'approcher la réponse au grand mystère de l'existence et des origines, à savoir : qu'est-ce que l'on fout là ? Je ne suis pas un grand lecteur mais je m'instruis en découvrant, en rencontrant, en écoutant et en aimant mes semblables.

D'où vient cette envie de découvrir le monde ?

C'est un peu un héritage. Mon grand-père était ami avec Joseph Hackin qui a imaginé la croisière jaune. Il était architecte, alpiniste, grand sportif et il aurait dû participer à cette expédition mais malheureusement il a été blessé pendant la Première Guerre mondiale. Néanmoins il a transmis cette passion et cette façon de voir le monde à son fils - mon père - qui a commencé très jeune à voyager. Joseph Hackin et la croisière jaune sont passés devant les grands bouddhas de Bâmiyân en Afghanistan et mon père, à l'âge de 22 ans, est allé voir ces statues en voiture depuis Paris. À Kaboul il a rencontré Joseph Kessel avec qui il s'est lié d'amitié, puis à la fin des années 50, il a pas mal voyagé notamment en Turquie, en Iran et en encore en Afghanistan - à cette époque les hippies ne s'étaient pas encore précipités là-bas. En 1954, il est tombé en panne lors d'un de ses voyages en Afghanistan. Il a été accueillis par le souverain de Herat et il a dû attendre trois mois que la pièce de moteur arrive. Il était à l'époque professeur à Marseille, et est revenu avec autant de retard. En arrivant, il pensait se faire engueuler, mais bien au contraire il a été reçu en héros et comme un grand aventurier.

Mon père était artiste, géographe et géologue. Il était également prof en hypokhâgne et il a eu comme élèves des gens comme Sylvain Tesson, Alexandre Poussin ou Bernard Arnault. En faisant hypokhâgne, des étudiants comme Sylvain pensaient devenir philosophes, mais passionnés par les cours de mon père, sont ressortis géographes - d'ailleurs Sylvain aimait l'appeler son "grand gourou".

Mes deux frères se sont également instruit par le voyage. Le premier, Stéphane, est parti en Afghanistan à 18 ans - probablement sans se l'avouer sur les traces de notre père - et le second, Thomas, est quand à lui parti à 16 ans en Inde. De mon côté, je suis très rapidement allé voir ces mêmes contrées afin de les découvrir de mes propres yeux à l'âge de 17 ans. Sans en avoir réellement conscience, je pense qu'aller vers l'ailleurs et le lointain fait partie de l'ADN familiale.

L'Asie a fasciné ma famille probablement parce que l'on peut y aller à pied sans traverser la mer. Il est assez simple d'aller jusqu'à l'extrême Orient en passant par cet espace géographique absolument fascinant situé entre Mogador et Pékin. Cette diagonale aride, où des civilisations ont éclos de part et d'autre a créé des choses comme la route de la soie. Dans cette appellation, le mot le plus important n'est pas soie mais bien le mot route. C'est une route naturelle entre différents empires, rendue possible par l'effet de foehn qui a ponctué d'Oasis, un passage qui nous a permis les échanges et les métissages et d'être les témoins des dégradés humains à mesure que l'on s'enfonce vers l'Est ou l'inverse. De pays en pays, les Hommes changent et nous constatons que les espaces géographiques qui défilent devant nous sont liés à la création de différences. Les mêmes routes géographiques existent aussi en Afrique ou sur le continent américain, à l'exception notoire qu'elle n'abrite pas de civilisations de part et d'autres. La Chine ou l'Inde sont des cultures lointaines, bercées de croyances étranges. Ce sont des lieux qui n'ont pas été conquis intégralement par le christianisme ou par les européens et qui ont su garder leur authenticité, leurs racines et leur singularité - sans singer le grand impérialisme du vieux continent. Cela leur confère une forte personnalité.

Quand vous étiez petit, comment avez-vous découvert les aventures de votre grand-père et de votre père ? Avec des objets, des photos, des histoires ... ?

Je me souviens de beaucoup d'objets, de cartes, d'images et de récits. Mon père me racontait souvent l'Iran, les musulmans, leur accueil, leur bienveillance ; tout ça entouré de pierres sculptées, de couteaux et de mandalas. C'était un peintre abstrait et ses tableaux s'inspiraient de paysages aériens. Quand je les regardais, cela soulevait en moi un tas de questions auxquelles il aimait répondre. Cette curiosité a glissé à mon oreille l'idée que nous vivons dans un monde multiple et riche d'une grande diversité. Par la suite, j'ai tout naturellement eu envie de découvrir ces merveilles.

Après comment avez-vous continué votre route ?

C'est assez paradoxal car mon père était agrégé de géographie, très érudit, très instruit, très grand professeur, mais il a toujours été frustré de voir son propre père mourir dans la misère. Il a donc fait le choix de ne pas devenir artiste, d'être plus raisonnable et de devenir enseignant pour pouvoir assurer un foyer. À nous ses trois fils, il ne nous a jamais poussé à faire des études et je crois par exemple qu'il ne m'a jamais aidé à faire mes devoirs. Donc très jeune, nous avons été voir le monde par nous-mêmes. Il a réussi à nous insuffler la curiosité du terrain. En grandissant, j'ai donc essayé de marier cette passion pour l'aventure, à un moyen de gagner ma vie. La moitié de l'année je travaillais comme free-lance et l'autre moitié, je partais avec mon sac à dos sans trop d'argent en poche me confronter à l'ailleurs.

Qu'est-ce que vous ramenez de ces expériences ?

Une compréhension du monde et de moi-même. Quand j'étais jeune, il y a une expérience qui m'a assez brutalisé - dans le bon sens du terme. Je me suis retrouvé à 17 ans à Bénarès devant un spectacle qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais pu voir en France. Devant

mes yeux, les hindous brûlaient leurs morts sur de grand bûchers, retournaient les partis non calcinés vers les flammes comme une branche, livraient au Gange sacré des morceaux entiers que les chiens errants se disputaient dans un combat sans merci. À ce moment-là, j'ai compris que leurs rapports au corps, à la vie, à l'existence et à la mort étaient complètement différents du nôtre. Cela m'a ouvert des portes que je ne connaissais pas et je suis resté fasciné devant cette découverte. Les mecs étaient différents, le pays était différent, leur façon de vivre était différente et tout cela me fascina immédiatement. Ce choc a créé en moi un déclic qui a fait que je ne voulais plus rester enfermé dans ma culture occidentale. Je voulais découvrir mes frères d'ailleurs afin de comprendre de quoi ils étaient faits et en quoi leurs préceptes étaient différents des miens. J'avais tout simplement l'envie de comprendre tout ce qui m'entourait. Très rapidement j'ai compris qu'être vivant c'était apprendre à se transformer. Il y a une transformation physique avec l'âge, mais il y a également une transformation mentale où l'on s'instruit et où l'on se remplit de connaissances. Au fil du temps, j'ai donc développé un appétit pour cette nourriture de l'esprit.

Au début vous me disiez que les rencontres étaient l'une de vos motivations dans votre quête d'ailleurs. Est-ce qu'il y en a eu une particulière ?

Il y en a eu énormément ... Après si je dois en choisir une seule ... Un jour, ça devait être en 95, j'étais à Bénarès avec mon frère Thomas et nous étions sur le point de prendre le car pour Kathmandu au Népal. Un homme est venu nous voir à l'arrêt de bus et souhaitait nous confier son enfant de 8 ans. Il nous dit qu'il était obligé de l'envoyer travailler dans une usine à Kathmandu et nous demandait de l'escorter pendant les trois jours de trajet. Nous avons accepté et avons passé quelques jours avec le petit Raju, sans vraiment nous comprendre. Lui était à la fois effrayé mais plein de courage. Il voulait remplir son devoir familial et faire honneur à son père. Une fois arrivé à bon port, nous avons passé une nuit à l'hôtel tous ensemble et le lendemain, nous l'avons déposé. Je n'ai pas du tout aimé la gueule du patron qui avait l'air d'un vrai salopard mais je devais laisser l'enfant à contrecœur... La mission que m'avait confié son père était remplie et nous ne pouvions pas le ramener en Inde. Ensuite nous sommes allés trois mois au Tibet, puis au retour nous sommes repassés par le Népal. Je suis retourné voir l'usine et le mec m'a dit que Raju était rentré chez lui. Forcément je ne saurais jamais si ce qu'il m'a dit était vrai, mais je me suis toujours rappelé de ce petit garçon plein de courage, qui à 8 ans, était obligé de devenir un homme sans passer par l'adolescence, alors qu'en Occident, on peut rester adolescent de 7 à 77 ans. Même si de nombreuses rencontres m'ont marquées, celle-ci était vraiment particulière.

Aujourd'hui, vous avez une production hétéroclite de films, de livres, de carnets de voyage, avec des sujets très différents les uns des autres comme le spatial, le voyage, l'art ... Comment jonglez-vous entre ces différents univers et comment choisissez-vous ces sujets ?

Mes choix ont toujours été des choix de cœur. Priscilla Telmon est une amie depuis toujours et la marraine de ma fille. Elle m'a proposé de travailler avec elle sur son livre *Himalayas* aux éditions Actes Sud. J'ai bien évidemment accepté d'en assurer la direction artistique, la mise en page, et la création d'illustrations ...

Le livre avec Jean-Pierre Haigneré est né de ma fascination pour cet homme hors du commun qui a passé 209 jours dans l'espace - soit à cette date 8 jours de plus que Thomas Pesquet. C'est quelqu'un d'extraordinairement généreux que je considère comme un véritable héros et je pense qu'il m'apprécie beaucoup parce que je suis un artiste alors que lui est un grand technicien, un scientifique et un pilote. C'est un peu comme si le cerveau gauche rencontrait le cerveau droit avec une fascination réciproque. Je l'avais contacté un peu par hasard pour lui proposer de faire un carnet de voyage " rock 'n' roll " sur sa mission spatiale à bord de la station MIR. Il m'a instantanément rappelé pour me dire qu'il trouvait l'idée géniale. Nous avons donc réalisés ensemble ce *Carnet de bord d'un cosmonaute* aux Editions Flammarion.

Ensuite il y a eu le livre *99 francs, le manuel d'utilisation de la société d'hyperconsommation* aux Editions Télémaque, avec Frédéric Beigbeder et Jan Kounen. Je trouve que ce dernier a un talent de réalisateur qui correspond exactement à ma sensibilité. Collaborer avec eux a été une riche expérience. Une nouvelle fois il s'agit d'une rencontre entre des univers très différents qui a vu naître une création, fruit d'une alchimie passionnante.

Puis le livre *Libres & Egaux* avec la FIDH et Magnum Photos, aux Editions Flammarion qui m'a permis de rencontrer les grands défenseurs des droits de l'Homme à travers le monde, Stéphane Hessel ou Robert Badinter.

Comment je choisis mes projets ? C'est très difficile parce qu'en France on aime cataloguer les gens. Être un touche-à-tout est à la fois une force et une grande faiblesse, une qualité autant qu'un défaut. Le problème est que j'ai toujours été financièrement à la rue. Pendant longtemps l'argent n'a pas été mon objectif. Je me retrouve à presque 50 ans sans rien posséder, sans économies, à la veille d'une retraite qui, vue d'ici, s'annonce hasardeuse à moins d'accepter de devenir une sorte d'Omar Khayyam des temps modernes. La seule chose que je possède, c'est une certaine expérience de l'existence - mais malheureusement ça ne paye pas le loyer, ni ne remplit le frigo. Je suis un peu comme la cigale, j'ai chanté tout l'été et je me retrouve fort dépourvu quand la cinquantaine fut venue ... Maintenant que j'ai une petite famille, je restreins mes choix en choisissant des projets qui me passionnent tout en étant rentables, avec l'obligation de me conformer à un système que je n'ai pas choisi.

Qu'est-ce qui vous a amené à la Société des Explorateurs Français ?

C'est Jean-Pierre Allix, mon père ! Aussi membre de la Société de Géographie, il en faisait partie et l'un de ses grands copains Claude Collin-Delavaud qui en fut le président de nombreuses années. En 2006, Claude nous a fortement encouragé, mon frère Thomas et moi, d'entrer au Club des Explorateurs.

Du coup ce que cela représente d'être un " explorateur français " ?

Français je sais pas si c'est le mot à retenir ... Comme l'a très bien décrit Patrice Franceschi, je pense qu'un explorateur est avant tout un état d'esprit. C'est quelqu'un qui ne va pas s'arrêter à la différence et qui va s'ouvrir à l'inconnu. Quand j'étais petit, à l'âge de 10 ans, j'étais scout et on m'avait demandé de faire un raid d'une cinquantaine de kilomètres en solitaire pendant trois jours et deux nuits à travers les bois. La première nuit était terrifiante, seul dans la forêt, mais j'ai réalisé que cette peur était totalement irrationnelle. Ayant

compris que nous nous créons nos propres démons, je n'ai plus eu peur de me confronter au mystère ou à l'inconnu. La réalité du terrain est la meilleure des écoles et nous permet de vaincre certains aprioris. Aujourd'hui, un explorateur est quelqu'un qui va aller vers les autres, qui va s'imprégner de diverses connaissances et qui va les ramener à la maison pour en faire un objet d'étude, une création, une peinture, un livre ou un film. Cela va lui permettre de faire découvrir à ses semblables et de transmettre cet amour et cette curiosité du monde. Ouvrir pour s'enrichir, et fermer pour identifier. Fondamentalement il n'y a pas de différence entre les humains. La grande tragédie de notre époque contemporaine est tout ce racisme ambiant, ce refus des différences, cette fermeture d'esprit et ce casanierisme motivés par la peur. Si les gens sont fachos, c'est tout simplement parce qu'ils ont peur des autres et l'ignorance est le plus vile des défauts. Ils ne veulent pas sortir de leurs habitudes pour ne pas avoir à regarder autour d'eux et je pense que le message principal de l'aventurier et de l'explorateur est de transmettre son amour et sa connaissance des autres. Son rôle est de montrer qu'il ne faut pas avoir peur de ses semblables. Après il y a aussi l'aspect scientifique de l'exploration car nous avons beaucoup de chercheurs à la SEF. Tous ces spécialistes participent eux aussi à compléter et enrichir la connaissance de notre monde. La grande époque des exploits physiques est terminée même si beaucoup de gars ne jurent encore que par ça. C'est un héritage de l'esprit d'exploration du XIXe siècle, mais je crois qu'aujourd'hui tout ça est différent. Nous avons cette mission d'éduquer le monde à être humaniste. La SEF se doit être l'ambassadrice du monde extérieur. Il y a quelque chose de politique et je pense que nous devons enseigner le respect des différences et la curiosité de l'inconnu.

Quelque chose que je trouve également très important dans ce devoir de transmission, c'est l'éducation de nos jeunes. La SEF est reconnue d'utilité publique pour cela. J'avais fait un petit cycle de conférences à des classes de jeunes enfants - notamment à des jeunes filles - afin de leur montrer que le métier d'explorateur n'est pas exclusivement réservé aux bonshommes. Les exploratrices du XIXe comme Alexandra David-Néel étaient des femmes originales qui sortaient des diktats d'une société conformiste et conventionnelle. Dieu merci aujourd'hui les femmes suivent cette lignée et certaines grimpent les montagnes, traversent les océans, entrent en politique, vont dans l'espace et bientôt sur la Lune. Notre humanité se dirige donc heureusement dans le bon sens de l'évolution des mentalités.

La SEF est une vieille dame de 80 ans, et bien qu'elle ait été créée aussi par une femme, celles-ci sont encore trop peu représentées. Heureusement la tendance s'inverse. Il y a quatre ans, je suis rentré au comité directeur pour essayer - tout modestement - de faire de ce poste un outil. Très vite, nous avons fait entrer de nombreuses personnes au sein de notre club, dont pas mal de femmes. Cette mixité est quelque chose de primordial. C'est avant tout dans la tête que l'esprit d'exploration existe, ce n'est ni une question de genre ni d'âge. Il y a cependant quelques pré-requis qui doivent lier les candidats au monde de l'exploration.

En ce moment je viens de terminer à New York un travail avec un groupe de neuf femmes pour le projet UNLADYLIKE2020. Ce sont des films de huit minutes sur des femmes qui ont réalisées des actes exceptionnels dans le passé, mit en relation avec des portraits de femmes exerçant les mêmes activités aujourd'hui. Par exemple, pendant la période de la ségrégation anti-afro-américaine, Maggie Lena Walker a été la première femme à ouvrir une

banque pour les noirs. Ce genre de projet représente exactement ce qui me plaît dans l'étude de cet esprit d'aventure. J'aime également participer à ce genre de projets car nous devons d'aller à l'opposé des extrêmes, ou des insanités proférées quotidiennement par le locataire actuel de la Maison Blanche. Pour créer des vocations aux futurs explorateurs, aventuriers, exploratrices et aventurières, il faut continuer de communiquer et de fabriquer des modèles. Je crois beaucoup plus à l'idée de modèle qu'à l'aide directe. Je ne suis pas partisan de l'empathie qui à mes yeux consiste à épouser la souffrance de l'autre ... Il faut arriver à être soi-même assez brillant pour que la personne d'en face puise cette force dans vos propres expériences - comme par effet de miroir. Il faut réussir à insuffler cette force physique, intellectuelle, créative, souriante et bienveillante en parlant de sa propre expérience, et devenir un modèle.

Maintenant qu'est-ce que l'exploration aujourd'hui ... À part les grands fonds marins, l'espace et quelques îlots de verdure cachés ça et là, il n'y a plus grand-chose à découvrir. Par contre, ce qu'il reste à explorer c'est l'âme humaine, ainsi que cet esprit d'aventure. J'ai vécu en Afghanistan pendant un petit moment et j'avais l'effroyable impression que l'Occident continuait de faire perdurer une certaine forme d'impérialisme. Au lieu d'imposer sa façon de voir les choses, je pense qu'il faut apprendre à comprendre les autres, à les écouter. Après quelques mois sur place, j'ai découvert que les talibans ont été les seuls à ramener la paix dans un pays déchiré par la guerre civile. En France, les médias avaient un discours complètement différent due à la même ignorance évoqué tout à l'heure. Certes on ne doit pas discriminer quelqu'un pour son genre, mais sans d'ânerie ou de mensonge ont été proclamées et ont créé plus de mal que de bien.

Quelques années après l'Afghanistan qui m'a arraché mon frère Thomas, j'ai écrit un livre sur les droits de l'Homme. C'est en faisant des recherches que j'ai pu compenser mon avis. J'ai alors compris que dans toutes civilisations, toutes sociétés, même chez les plus dures, les mêmes fondements sont présents. On respecte sa femme, ses parents, ses enfants ... Ces droits sont communs à tous sur la planète mais il arrive qu'ils soient ensuite travestis par des actes d'intrusion et d'intolérance. Je pense qu'il faut savoir éduquer en douceur les populations qui sont désireuses de nous écouter, mais il faut avant tout observer et comprendre les peuples que l'on a en face de nous pour savoir comment leur parler. On ne peut pas arriver et imposer sa façon de voir les choses au détriment d'une autre. Maintenant, le monde est à feu et à sang, les extrêmes fleurissent un peu partout, et je ne suis pas sûr que dans le désespoir généralisé, ceci soit encore vrai.

L'Afghanistan est un point commun à beaucoup de membres de la SEF car pas mal d'entre eux y sont allés avant que tout explose ou même dans les dernières décennies. Est-ce que ce pays ou cette région sont un rite de passage pour les explorateurs modernes ?

Pour moi ce pays porte une résonance historique. Alexandre le Grand a fait la conquête de l'Est et ses armées se sont arrêtées aux portes de l'Indus - dans l'actuel Pakistan. Le Bouddhisme était alors connu jusqu'en Grèce. D'ailleurs les enseignements de Jésus Christ sont proches des préceptes de Bouddha. À cette époque, le bouddhisme était symbolisé par la roue de la vie, il n'y avait pas de représentation humaine. Les nombreux Grecs de la conquête d'Alexandre qui ont finalement décidé de rester sur les terres de l'actuel

Afghanistan, avaient pour coutume de représenter leur dieux sous forme humaine. Devenus adepte de Bouddha, c'est la rencontre de ces deux civilisations qui a donné la première représentation anthropomorphe du Bouddha - notamment la Bamiyan, puis la magnifique période du Gandhara. On trouvait alors des Bouddhas sous les traits d'Héraclès ou des Bouddhas féminins. L'Afghanistan représente donc pour moi le trait d'union entre l'Est et l'Ouest. C'est en quelque sorte la chapelle où vont fusionner les différences pour enfanter la nouveauté.

Aujourd'hui, c'est l'un des lieux les plus dangereux de la planète parce que c'est un emplacement où se jouent des intérêts géostratégiques et financiers. Toutes les puissances militaires ont des troupes là-bas pour l'unique raison de faire passer des pipelines acheminant le précieux gaz d'Est en Ouest. Dans la diabolisation en pâture des médias, Osama Bin Laden n'était qu'un pantin. Mais ce n'est pas si simple pour le porte monnaie des puissants. Les Afghans sont des paysans qui troquent facilement la fourche pour l'arme à feu si l'on vient à trop les emmerder. C'est ce même peuple qui, après avoir infligé en 1842 la plus grande défaite militaire à l'armée anglaise lors de la bataille de Gandamak, fit reculer l'Empire soviétique en février 1989 la veille de son déclin, et qui donne tant de fil à retordre à la coalition internationale depuis 2001. C'est d'ailleurs fort dommage car l'Afghanistan est un pays fascinant et riche de diverses cultures brassées. Ce pays attire autant qu'il effraie ... Je pense que c'est l'ensemble de ces raisons qui crée la fascination. Je n'y suis jamais retourné depuis 2001, malgré que ce soit l'un des plus beaux pays dans lequel j'ai vécu, et qui renferme en son sol le sang fraternel et les rêves déçus de mes aïeux.

En ce moment vous vivez aux États-Unis, est-ce que vous sentez une différence entre ce continent et l'Europe ?

Considérablement... En France, on prône l'égalité. C'est une belle intention mais chacun sait de quoi l'enfer est pavé. Dans l'hexagone, il est très compliqué d'entreprendre à moins d'avoir de solides notions de droit ou juridique. Il faut accepter de payer des taxes avant même d'avoir créé du capital, le droit du travail est extraordinairement contraignant et les banques ne prêtent qu'au détenteurs d'un piègeux CDI. Les français sont alors poussés dans leur retranchements. Impossible de s'enrichir ou de s'épanouir, au risque d'être taxé de salaud de riche. Comme il est si difficile d'entreprendre, l'égalité pousse vers le bas et celui qui réussit un peu est mal perçu. Cela donne un pays d'envieux, de jaloux et de collabos. Comme dit mon pote Sylvain Tesson, la France est un pays paradisiaque où les gens se croient en enfer. C'est le système en lui-même qui empêche l'épanouissement et ce pays est un piège de bonne intentions creusé depuis 300 ans.

A ça, il faut ajouter l'interdiction du communautarisme décrété en 1789, La seule communauté, c'est la nation. Encore une belle intention ! À la suite de la décolonisation, tous les immigrés arrivant en France ont dû renoncer de fait à leurs racines, à leur identité ou à leur différence créant ainsi des frustrations et des déchirements. Aujourd'hui, quelques générations plus loin, on voit où cela nous a mené. À New York, c'est comme un bol de salade où chaque feuille est différente, mais réunie par la sauce vinaigrette. Chaque communauté est respectée et identifiée. Tu es comme tu es, tu portes fièrement ton identité, ta culture et tes racines et peux t'épanouir dans cette ville monde. Tu peux être juif, arabe en djellaba, femme voilée, tu peux être Sikh, Hindous, tu peux être travesti, punk ou rasta, tu restes un New Yorkais et ta différence est respectée car personne ne va t'emmerder

pour ce que tu es. Les gens sont polis et civiques, heureux de travailler même s'ils sont balayeur. Tu peux créer ta société en 1/2 journée, tu paye des taxes quand tu as créé du capital, tu peux t'épanouir socialement, et financièrement. La réussite, contrairement à la France est bien perçue. L'éducation aussi est bien meilleur à mes yeux. Les enfants sont valorisés dans leur singularité et poussés à un épanouissement personnel. Mais la France est ma terre, et malgré les 70% de taxe que je paye - c'est à dire que l'on commence à travailler pour soi au mois d'Octobre - je vais devoir me confronter à ce sacrifice pour me rapprocher de ma forêt natale...

Du coup est-ce que ça influe sur l'envie des Américains à aller découvrir l'ailleurs ?

Je ne suis pas sûr parce que les Américains ont tout chez eux, ils ont tous les paysages à portée de voiture. C'est un grand pays qui va de l'Alaska au golfe du Mexique et on peut y croiser plusieurs biotopes très différents. Au final, ils ont tellement à faire chez eux qu'au niveau de la curiosité géographique ils ont de quoi se rassasiés. Le gros problème c'est qu'ils ne connaissent pas le monde ... Si tu leur parles de la France, ils ne savent pas où c'est sur une carte, une belle faille dans l'éducation. Je connais très bien New York et peu le reste du pays mais je pense qu'ils n'ont pas cette volonté d'aller voir ailleurs parce qu'ils habitent un pays magnifique. Aussi il ne faut pas oublier que les États-Unis sont une terre fraîchement conquise et donc un peuple adolescent qui a de quoi se satisfaire d'un jardin tout neuf. De notre côté de l'océan, nous sommes au même endroit depuis les Celtes donc les racines sont plus profondes et l'histoire nous a toujours invité à découvrir et conquérir les ailleurs. Ouvrir pour s'enrichir, et fermer pour s'identifier.